

Les mémoires de Joseph Simonin, laboureur de Mont-le-Vignoble (suite et fin)

4 L'Empire et la Restauration

L'Empire est né de la République et d'ailleurs, il ne s'était pas substitué à elle, il en était le sous-traitant, mais Joseph Simonin ne l'entendait bien sûr pas ainsi. Il s'est particulièrement attaché à la personne de l'Empereur, du moins à l'image idéalisée qu'il s'était faite de lui, celle d'un grand homme, maître de l'Europe, qui n'avait dû sa chute qu'à la trahison des siens. Les analyses sociales qu'il a nous a livrées, quand il s'est montré témoin des événements révolutionnaires, ont fait place, ici, à une évidente déception due à la chute de l'Empire et à l'invasion de la France par les armées coalisées. Blessure d'orgueil national, évidemment, mais affliction devant les malheurs, que le passage des armées et, pire encore, leur maintien, ont infligé aux populations du Toulinois. Une charge d'occupation d'autant plus insupportable que, nous l'avons vu, le climat de ces hivers-là ne fut pas des plus cléments. Ces deux conjonctions – l'invasion et le froid – ont plongé les campagnes du Toulinois, comme celles de l'est de la France, dans une véritable situation de crise. Prix élevés et disette ont accablé les gens du Toulinois sans que cette crise atteigne toutefois l'ampleur de celles du XVII^e siècle, mais la démographie en a bien sûr souffert.

Après quatre ans de Liberté - la République n'ayant existé après elle que quatorze ans -, le général Napoléon Bonaparte était revenu d'Italie où il avait fait des prodiges de valeur, en ayant ensuite soumis une partie de l'Espagne. Rappelé par le Directoire, lequel, voulant se défaire de lui, l'avait envoyé en Egypte avec une armée de cinquante mille hommes. Il avait également réussi dans la terre des pharaons mais la chaleur y était trop forte pour les Français, et puis, comme la paix avait été signée avec les puissances auxquelles il avait fait la guerre, sa présence était devenue inutile. Rentré à Paris pour « casser » le Directoire, il avait fait nommer à la place trois consuls, lui-même étant le premier d'entre eux, après quoi, personne ne lui résistant, il s'était fait nommer empereur en poursuivant la guerre avec (encore) plus d'activités ... Nous tombons ici dans l'image d'Epinal mais cette relation angélique des « activités de Bonaparte » sous le Directoire et le Consulat montre le niveau de connaissance et d'acceptation d'un membre éclairé de la paysannerie du Toulinois, par ailleurs chapitré sur l'existence des pharaons ; elle reflète sans doute un certain esprit national qui parle des succès, élude les défaites ou les fins d'occupation difficiles, comme en

Egypte où la déroute de l'Empire a tenu à bien d'autres causes que le soleil, tandis que la malheureuse affaire d'Espagne, qui n'avait conduit qu'à la soumission d'une partie du pays, n'avait pas empêché l'autre, en plus des maladies, d'engloutir l'armée d'occupation.

La France seule contre tous.

Revenant sur son récit, se répétant parfois, Joseph Simonin révèle la nature népotique de l'Empire, sans toutefois employer ce mot puisque, devenu empereur des Français, Napoléon Bonaparte avait conquis l'Espagne et mis son frère sur le trône ; conquis l'Italie et mis un vice-roi ; conquis la Hollande et installé l'un de ses autres frères ; la Bavière aussi, avec un roi de sa main ; le Wurtemberg encore, avec un roi ; les deux Sicile, avec un vice-roi ; enfin, il avait congédié l'Empereur d'Allemagne de ses états mais l'avait remis sur son trône ; le roi de Prusse avait été chassé de sa capitale. On peut dire en fin de compte que la France avait fait la loi à toutes les puissances pendant environ vingt-cinq ans et que, malgré cela, elle s'était trouvée avilie. Les Russes avaient fait cause commune et alliance avec toutes les autres puissances de l'Europe pour détrôner Napoléon, ce qui révèle bien sûr que cette loi était bien précaire, même si Joseph Simonin avait raison d'être fier de ce que la France ait pendant vingt-cinq ans tenu tête à l'Europe entière Ce qu'elle avait, en plus de la ferveur révolutionnaire, de ses armées aguerries et du talent militaire de Napoléon, c'était surtout sa démographie qui avait fait la différence, un avantage que la Nation avait fini par perdre quand les forces coalisées étaient montées en puissance. Vingt-cinq ans de domination, c'est peut-être légèrement trop, nous dirons vingt ans, ce qui n'était pas si mal, mais au prix de l'échec d'une véritable « paix européenne française ».

En fin de récit, Joseph Simonin évoque les dernières levées, celles du déclin de l'Empire même quand il n'était pas apparent. En 1811, Napoléon avait fait une levée de monde extraordinaire, il avait poursuivi les Russes jusqu'à Saint-Petersbourg, pris « Moskou », après la fameuse bataille dite la bataille de la Moskova, et les Français ont été encore un peu plus loin. Mais l'hiver était venu trop tôt pour les Français, il avait fallu battre en retraite. Les Russes avaient brûlé tous les magasins et les Français ne trouvaient plus de quoi subsister, avec le froid, la neige et l'absence de vivres. Ils avaient dû abandonner leurs bagages au grand complet, tous

les attirails de guerre, et l'armée, composée d'environ douze cent mille hommes, avait péri, une partie tuée, une partie prisonnière de guerre et une partie gelée ou morte de faim et de misère. Une dizaine de jeunes hommes de Mont-le-Vignoble en ont été victimes sans que l'on sache ce qu'ils étaient devenus Juste un détail, si la cour impériale et l'Etat russe s'étaient effectivement repliés sur Saint-Pétersbourg, la grande armée avait négligé d'aller l'y poursuivre, c'est pourquoi le piège de Moscou s'était refermé sur elle. Joseph Simonin voit juste sur la retraite de Russie, il ne parle pas du passage de la Bérézina, nous le ferons pour lui pour ne pas résister à l'envie de préciser que cette « débâcle » fut en vérité un succès, à défaut d'être une victoire, l'essentiel de la Grande armée ayant pu franchir cette rivière. Nous noterons surtout l'absence de retour des actes de décès de la dizaine de conscrits de Mont-le-Vignoble, le nombre est quand même important, disparus dans l'hiver russe. À titre de comparaison, il avait fallu sept ans pour que parvienne à sa famille, en 1820, le certificat de décès de Pierre Champougny, mort de fièvres putrides à l'hôpital de Landau, le 14 novembre 1813,

Les souffrances du Toulouis

Rentré à Paris, Napoléon a fait une autre levée de soldats pour se venger de la perte qu'il venait d'essuyer, mais il a été aussi malheureux qu'à Moskou. Les troupes étrangères qui étaient à son service lui ont manqué de politesse et se sont tournées contre les Français, en sorte, qu'à Leisiq, on a fait couper un pont pendant que les Français battaient en retraite et ce pont était le seul passage où ils devaient passer pour rentrer en France, il y a eu une grande partie qui a péri, une part s'est sauvée à la nage et, enfin, d'autres ont été faits prisonniers et ceux qui sont rentrés en France ont été attaqués d'une maladie pestilentielle. Ces malades sont morts en grande partie et leurs parents, qui les avaient soulagés dans leur maladie, ont été victimes de leur dévouement, tant par la maladie que par la mort de plusieurs, etc Confusion, sans doute, dans l'esprit de notre témoin puisqu'il situe visiblement l'épisode du passage de la Bérézina lors de la bataille de Leipzig, perdue, cette fois-ci, en raison de la défection des troupes alliées de la France, la grande armée étant trop composite pour être fidèle, ce qui fut vrai, autant que fut vraie la mortalité épidémique au sein de cette armée. En vérité, les victimes militaires de l'Empire le furent plus souvent en raison des maladies et des infections que des combats, un rapport qui se vérifiera toute au long du XIX^e siècle. A Barisey-la-Côte, il y eu en gros autant de tués pendant la Révolution et l'Empire que pendant la guerre de 14-18 ; le nombre de conscrits tués, hors combats, entre 1815 et 1914, s'est montré supérieur, mais moins perceptible parce que très dilué dans le temps. Ce serait à étudier pour l'ensemble des communes du Toulouis.

Les puissances étrangères, les princes de France et enfin tous les émigrés français qui n'avaient toujours cherché qu'à affaiblir la France ont profité du moment pour se venger des Français. Ils étaient rentrés en France en janvier 1814, sur tous les points. Le 21 janvier 1814, on se battait au-dessus de Vaucouleurs, un boulet de canon est même resté au-dessus de la corniche du grand mur d'une maison, à main gauche en arrivant. Le Toulouis a terriblement été abîmé par ces passages. « Combien de fournitures nous avons faites en tous genres et les convois que les laboureurs ont faits ? » Les laboureurs, après avoir fait quelque fois plus de cinquante lieues abandonnaient leurs chevaux et leurs voitures et tout cela était perdu pour toujours... On pressent ici les souffrances qu'ont eu à endurer toutes les populations occupées d'Europe au cours de ces vingt années de conflit. Il fallait bien que la France, particulièrement sur les frontières, y passe à son tour. En ces circonstances difficiles, la garde nationale chargée de défendre le sol de France, se montra particulièrement impuissante et velléitaire. Il arriva qu'elle fit le coup de feu, au prix de représailles sévères.

L'éternelle trahison des généraux.

Napoléon a été obligé d'abandonner la couronne de France au prince cy devant de France, (ce qui n'est pas exact puisque ce prince était passé par l'échafaud) mais c'est son frère, le comte d'Artois, devenu Louis XVIII, qui reprit le trône en avril 1814, ce que, d'ailleurs, Joseph Simonin précise quelques lignes plus loin. Les Bourbons qui avaient émigré au commencement de la Révolution, pour se soustraire à la mort ou aux mauvais traitements qui les menaçaient, sont rentrés avec les armées des alliés, composées de Russes, de Cosaques, de Prussiens, d'Autrichiens, d'Anglais, d'Espagnols, d'Italiens, de Suédois, de Bavaois, etc. Enfin, de toutes les puissances de l'Europe réunies ensemble, lesquelles, sans la trahison des généraux français, auraient encore été battues et chassées de France. Si le comte d'Artois a pris ce nom de Louis XVIII, c'est parce que le fils de Louis XVI, qui devait porter le nom de Louis XVII avait été emprisonné dans le temps des gros troubles de la France ... Il faut surtout retenir de ce passage la thèse de la trahison des généraux, ce qui n'a de sens que pour la croyance populaire de l'époque, dans les rangs des bonapartistes. Trahison certaine, ou plutôt lassitude et désir de participer à l'essor économique qui allait emporter le XIX^e siècle, comme ce fut le cas pour le maréchal Berthier et pour le maréchal Marmont, sans compter Bernadotte. En vérité, la page de la Révolution, dont l'Empire ne fut qu'un avatar, était définitivement tournée avec le retour de la Monarchie, dont les événements avaient empêché qu'elle restât absolue. La Nation lui échappait d'ailleurs puisque Louis XVIII n'était plus roi de France, mais roi des Français, non éligible toutefois et de droit divin, certainement plus.

Louis XVIII n'a pas été tranquille longtemps sur le trône de France, au mois de mars 1815, Napoléon, qui était relégué dans l'île d'Elbe, en était sorti à la tête d'une poignée de monde qui l'avait suivi dans sa retraite et était rentré en France. Les troupes qu'on avait envoyées contre lui, pour l'empêcher, s'étaient mises de son côté et alors, il était allé à grandes journées sur Paris. Et le roi avait été obligé de se sauver et d'abandonner sa couronne à Napoléon Bonaparte au commencement du mois d'avril 1815. Une levée d'hommes extraordinaire avait appelé la masse de tous les jeunes hommes, de 20 ans à 40 ans. Mais de tous ces soldats, à peine la moitié constituait une armée, ainsi, ils ne purent tenir contre une cohorte de soldats étrangers armés jusqu'aux dents et dont la majeure partie était de la cavalerie très bien en état. L'Empereur n'avait pas joui longtemps de son pouvoir retrouvé, les armées alliées, en observation sur les bords du Rhin, étaient rentrées en France sur tous les points et Napoléon, qui avait fait lever du monde à la hâte, se trouvait déjà en mesure pour leur résister et soutenir une immense et sanglante affaire dans la Flandre. Les soldats français s'étaient distingués par leur valeur et leur courage ordinaire, mais la trahison des généraux français avait été cause que la Bataille de Mont Saint Jean a été perdue pour les Français, après avoir fait des prodiges de valeur et Napoléon avait été obligé de se sauver et M. les Anglais disaient qu'il avait été envoyé à l'île Saint Hélène, en Afrique Bien au large de l'Afrique, toutefois, et si l'on reparle encore de trahison des généraux, il faudrait plutôt évoquer la maladresse, sinon l'incompétence du maréchal Grouchy. Le nom de Mont Saint Jean était sans doute plus facile à retenir que celui de Waterloo, du moins, ce dernier n'appartient-il pas au vocabulaire de notre témoin ; en plus, il permet de franciser l'événement..

Une Restauration très occupée.

Dès le 1^{er} juillet, les Bavares étaient à la chasse des Français. Louis XVIII est rentré à Paris après cent-dix jours d'absence et ce sont les 8 juillet et 16 août 1815 que les empereurs d'Allemagne et de Russie sont entrés à Paris. Le roi a traité avec ces Messieurs pour une somme de 700 millions de francs, payable dans 5 ans, et leur a livré en otage vingt-deux villes fortes pour y mettre des garnisons, nourries par les Français, au nombre de 250 000 hommes, y compris (plus ?) 60 000 chevaux. Chaque puissance avait son contingent d'hommes et de chevaux ce qui a occasionné une disette en France surtout dans les départements frontiers. Le pain blanc se vendait 9 sols au mois de janvier 1817, le blé 50 et même 52 # le bichet (# = livre). Mais il est venu bien plus cher : au commencement du mois de juin, le pain se vendait 12 s (sols) la livre et même 13 s. Le blé s'est vendu jusqu'à cent francs le bichet, l'avoine, 24 # le bichet, l'orge 30 # le bichet, la farine 16 s la livre, le riz 19 s et

même 20 s, les pommes de terre 18 # le bichet ... Joseph Simonin ne donne pas toutes les références de prix pour que nous puissions apprécier les effets de l'inflation provoquée par l'occupation de la France dès le début de la seconde Restauration, mais nous pouvons deviner qu'ils ont été importants pour la Nation, du moins pour le Royaume et ses sujets. Les réquisitions ont également dû être préjudiciables aux ruraux, sans compter le coût du logement des troupes, comme on le voit ci-après.

« En 1814, les passages de l'ennemi que nous avons essuyés nous ont obligés de faire des fournitures et des passages forcés. Le jour de Saint-Vincent, nous avons logé 1 200 Russes, tant à pied qu'à cheval et tous les jours, ce fut la même répétition jusqu'au mois d'avril et après la paix faite, il a fallu les loger à leur retour. Mais c'était en partie de la cavalerie russe et presque tous des lanciers, il fallait un quart d'avoine par cheval et les hommes ne voulaient que de l'eau de vie. Malheureux celui qui n'en avait pas. En 1815, comme il est dit ci-devant, Napoléon est rentré et le 1^{er} et 2 juillet, cinquante mille Bavares sont passés à Gye et ont longé le chemin de Naléchamp. Nous avons eu quatre de leurs visites en deux jours qui nous ont coûté gros, c'était de la cavalerie, il a fallu de l'avoine, du foin, du pain, du vin, de l'eau de vie, de la viande, etc, etc., et jusqu'à des couchages. Après, les Russes ont passé et puis les logements, les garnisons que nous avons eues à domicile pendant quatre mois, après cela, le retour des troupes qu'il a fallu loger aussi et qui n'étaient pas trop aimables. Ils nous ont forcés à des contributions en nature, une partie des soldats pillait dans les logements, après cela, le gouvernement a doublé nos contributions. Les fournitures que nous avons déjà faites à Nancy, tant en vaches que blé, vin, eau de vie, foin, paille, avoine, et même cinq cents aunes de toile qu'il a fallu conduire, ce n'était pas des petites fournitures, il nous fallait huit vaches pour un seul contingent ... » Lorsque c'est du vécu, le témoignage devient plus précis et moins partisan, il n'est plus question de trahisons mais bien de souffrances au passage des armées occupantes qu'il fallut subir, loger, nourrir, cela à quatre reprises, et même si les réquisitions ont pu être dédommagées, ce ne fut sans doute pas au vrai prix, ni pour l'ensemble des pertes et des désordres.

Des troupes d'occupation inflationnistes

Et ce ne fut pas tout car les malheurs se sont poursuivis. Louis XVIII est rentré en France, c'est là que les populations du Toulousain ont eu de quoi souffrir, indépendamment des passages et autres fournitures de tout ce qu'on peut imaginer. Il y eut la garnison à domicile, ce qui a duré depuis le milieu du mois de juillet jusqu'à la mi-septembre, et depuis le premier octobre jusqu'à la Toussaint, après quoi, le roi a pris des arrangements et les troupes alliées sont entrées dans les

garnisons qui leur étaient assignées. Le département de la Meurthe n'a pas souffert de celles-ci mais les villages sur la Meuse eurent garnison depuis le commencement jusqu'au mois de mars 1817. Mais toutes ces garnisons qui étaient composées de 250 000 hommes y compris 100 000 chevaux (en plus ?). La mauvaise récolte a occasionné une disette en tous genres. Le pain, on le payait 9 sols la livre ; l'avoine, on la vendait 10 # le bichet ; les pommes de terre, 10 et 12 francs le résal ; les fèves, 40 # le bichet : le blé 48,50 # et même 52 # le bichet ; le vin, 25 # et jusqu'à 30 # la charge ; l'eau de vie, 80 # la charge et même 100 #.... Il est vrai que le climat très orageux de 1816 avait fortement limité les récoltes alors que la pression sur la consommation se faisait exceptionnelle. Toutefois, nous voudrions connaître les effectifs exacts des troupes d'occupation parce que, 250 000 hommes en garnison chez l'habitant sur la Meuse, cela donne une population plus forte que n'en possède le département aujourd'hui. Des garnisons qui vivaient sur l'habitant sans, qu'en fin de compte, les défraiements pour les réquisitions fussent à la hauteur des privations.

Dans de telles conditions, les capacités de résistance des populations aux maladies étaient amoindries, justement en 1816, une maladie épidémique s'attarda entre huit et dix mois à Mont-le-Vignoble sans que Joseph Simonin la diagnostiquât précisément. Elle avait commencé en avril et les malades restaient quelquefois plus de trois mois entre la vie et la mort, cependant, sur deux cents malades, il n'y en eut environ que quarante qui payèrent « le tribu à la nature ». Cela fait tout de même beaucoup sur une population qui, à cette date, ne devait compter que quelques centaines d'âmes. Le plus surprenant est que ni les enfants ni les vieillards n'en furent contaminés alors qu'ils représentaient les sujets les plus vulnérables. Par contre, la maladie était plus forte sur le sexe féminin que sur les hommes, c'est-à-dire que les femmes étaient davantage touchées. Le seul remède qu'on donnait aux malades était du vin sucré ou du café, un « placebo » certainement dérisoire, alors qu'il aurait fallu au contraire leur procurer de la « gaieté » – curieux remède. Mais comment leur en procurer avec cet été qui désolait tout le monde, autant par le mauvais temps que par la grêle. Le résultat était qu'il n'y eut pas dix maisons qui n'aient été attaquées de cette maladie. Les ménages qui ne souffrirent pas furent ceux qui avaient soin de prévenir le danger par de la bonne nourriture. Aussitôt que l'appétit venait à manquer, ou qu'on avait mal à la tête, il fallait se purger à l'instant, se nourrir plus fort qu'à l'ordinaire ; on était alors quitte pour trois ou quatre semaines de convalescence. Le gouvernement avait bien envoyé un médecin mais cela n'avait pas empêché la maladie d'aller à son train.

Comme un retour à la vie primitive.

Il faut supposer que les prix avaient fortement monté, en raison de la pénurie en récolte et des restrictions dues à la présence des troupes occupantes. Toutefois, la démonstration manque de précisions sur ce point, faute de chiffres vraiment comparables. Joseph Simonin nous informe que le pain se vendait 8 sols la livre en septembre, le blé 4 sols, et le bichet à Noël, 4 s, au mois de Marie (mai), 50 f et le pain 10 s. Tandis qu'au mois de mai 1817, le bichet de blé valait 58 # et même 60 #, le pain blanc se cédait 10 s, le bichet de pommes de terre : 15 #, le bichet d'avoine : 15 # et le bichet de mauvais orge : 36 et 40 #. On menait de la farine à Toul où l'on vendait la livre 12 et 13 sols, et au commencement du mois de juin, toutes ces denrées avaient augmenté d'un quart. Les pauvres allaient arracher des racines à la campagne, pour vivre, ils allaient aussi dans les prairies chercher des herbes sauvages pour les manger, des racines de panais, de l'oseille sauvage, etc, etc. Voilà quelle était la nourriture des personnes, et même des habitants de moyenne condition, aussi, il y en avait à tout moment qu'il fallait aller chercher dans les campagnes et qui périssaient ensuite au mois de juin. À Blénod (lès Toul), ainsi que dans plusieurs autres communes, on voyait les pauvres gens qui se traînaient et ne pouvaient plus se soutenir. Ils avaient la figure enflée et mouraient ensuite. Les particuliers un peu aisés ne pouvaient les secourir parce qu'ils n'avaient pas pour eux. Les bons habitants mangeaient très peu de pain, ils mangeaient à neuf heures du riz sans pain, cuit avec un peu de lard ; à goûter, on mangeait du lard avec du pain et le soir, du riz cuit au lait, et toujours sans pain, mais aussi, on buvait de l'eau à volonté, il n'y avait pas de vin puisqu'on n'avait pas vendangé en 1816 En fin de compte, ces conditions de vie n'étaient pas différentes de celles qui prévalaient lors de la guerre de Trente ans sauf qu'elles ont duré moins longtemps, mais la conjonction entre les mauvaises récoltes et l'occupation du Toulinois se montrait insupportable pour les habitants épuisés et démunis.

En 1817, au mois de mai, il est venu de la farine de Toul en quantité mais cela n'a pas empêché la cherté. La livre de farine se vendait par un moment 12 s, puis 13 s et enfin 15 s sur la fin du mois de mai, le pain, 11 s la livre. On avait de la peine à trouver du blé à 60 # le bichet, encore était-il si mauvais, l'orge, on le vendait 40 #, le bichet d'avoine, 18 #, les pommes de terre 16 et 18 # le bichet, mesuré au quart d'osier, les fèves très mauvaises. Il n'y eut peut être pas dix maisons à Mont qui aient mangé du pain d'avoine, encore fort heureuses d'en avoir. S'il n'y en avait qu'un tiers parmi de la bonne farine de blé, le pain serait encore passable. Mais quand cela passait la moitié, la pâte était grande mais le pain court, il s'écaillait plutôt que de se laisser couper...

En clair, on a mangé de l'avoine à la place du blé, du moins a-t-on coupé celui-ci d'une moitié d'avoine, ce qui donnait une pâte peu homogène, comestible tout de même parce qu'il y avait pire que de manger de l'avoine : c'était de n'avoir même pas à en manger.

Les mendiants sont venus de toutes parts, les pauvres, c'est-à-dire ceux qui ne pouvaient se procurer de vivres étaient bien à plaindre. Une partie allait dans les terres arracher des racines, appelées marqueçons, d'autres, plus hardis, arrachaient les pommes de terre qui venaient d'être plantées, enfin, imaginez-vous, le misérable faisait comme il pouvait. Les pauvres arrachaient des racines de panais sauvages, arrachaient l'oseille qui se trouvait dans les prés et quantité d'autres herbes et tout cela ensemble, ils les faisaient cuire avec

un peu de graisse et de sel, du moins celui qui en avait ...
Triste situation, d'autant plus qu'en 1816, les orages avaient gâté les récoltes. Certes, la crise n'avait pas duré presque un siècle, comme ce fut le cas au XVII^e siècle, entre les années 1630 et 1700, les villages n'ont pas été désertés, mais les populations rurales ont été laissées livrées à elles-mêmes et il serait bienvenu d'étudier, à partir de l'état civil, les conséquences de ces malheurs sur la démographie du Toulouais, en particulier sur les décès. Le plus utile serait de commencer par Mont-le-Vignoble, dont Joseph Simonin nous a conté l'ensemble des servitudes climatiques, politiques et militaires ; elles n'étaient pas franchement réjouissantes.

Jean-Yves CHAUVET

Les maisons du Toulouais, au temps de Joseph Simonin

1

Allain, maison de laboureur typique du Toulouais, datable d'entre la seconde moitié du XVIII^e siècle et les premières décennies du XIX^e. Elle distribue, de gauche à droite, un logis, une grange et une écurie.



2

Allamps, par souci d'économie, la porte piétonne et la porte charretière font piedroit commun. Avec son linteau droit, la fenêtre, à gauche, paraît plus tardive.





3
Bernécourt, un modèle d'imposte sans doute précoce, car ce type d'ouverture ne s'est surtout répandu qu'au XIX^e siècle.



4
Bernécourt, une parfaite cohérence de style entre toutes ces ouvertures, remarquables à leurs linteaux en segment d'arc délardé.



5
Bulligny, maison de vigneron dont la façade est fortement chargée en ouvertures. La fenêtre du logis, à l'étage, est sans doute venue plus tard.

6

Crépey, maison à large façade, comportant un vaste logis.



7

Crézilles, une maison de laboureur à porte d'écurie cintrée ; elle est également remarquable à la présence d'une unique fenêtre d'étage.



8

Gélaucourt, maison de laboureur complétée d'une maison de manouvrier, à sa gauche.





9

Germiny,
« grange étable » rare,
à deux portes d'écurie
cintrées.



10

Gibeauxmeix, composition
d'ouvertures typique de
1723, avec double piédroit
commun. Il est rare qu'une
maison de cette époque
conserve une composition
de façade aussi cohérente,
dont on espère retrouver
l'intégrité lorsque le poteau
aura disparu.



11

Jaillon, maison de
laboureur, datée de 1710,
encore couverte
de tuile creuse.
Un style de façade très
cohérent avec la date
portée.

12

Mont-le-Vignoble,
la composition
d'ouvertures est
harmonieusement
équilibrée à partir des
deux portes piétonnes
assemblées au
centre de la façade.
Il est rare que les maisons
du Toulinois se portent aussi
haut.



13

Ochey, la maison de
manouvrier de base,
à deux travées et porte
d'entrée unique pour les
bêtes et les gens.



14

Vandeleville, maison de
vigneron caractérisée
par son entrée de cave
extérieure, à double logis.
On pénètre par la porte
charretière comme avec les
maisons à charri
de la Vôge.

